

LOUIS DEROY

MYCÉNIEN *WEAREPE*, *WEJAREPE*

Dans une série de tablettes pyliennes constituant la série Fr<sup>1</sup> intervient un adjectif qui est écrit quelquefois *we-a-re-pe*<sup>2</sup> et plus souvent *we-ja-re-pe*<sup>3</sup>. D'après le contexte, cet adjectif qualifie sûrement l'huile d'olive, mais il est d'un autre ordre sémantique que plusieurs autres épithètes qui expriment des arômes ou des parfums de l'huile: *wodowe* «à la rose», *pakowe* «à la sauge», *ku<sup>4</sup>parowe* «au souchet», *etiwe* «à l'ἔρτις (?)». En effet, non seulement on ne retrouve pas, dans *we(j)arepe*, le suffixe *-we* (-Fev) caractéristique des autres adjectifs cités, mais encore l'emploi simultanée, dans Fr 1223, de *wearepe* et *wodowe*, puis de *wearepe* et *pakowe* implique que *wearepe* ne concerne ni l'arôme ni le parfum, à moins d'imaginer une étrange préparation mêlée dont il n'y a pas de trace ailleurs.

Compte tenu de cette observation, les mycénologues se sont jusqu'à présent accordés pour isoler un second élément *-arepe*, qu'ils rapprochent du nom *aropa* ἀλοιφά, attesté dans la même série de tablettes, et qu'ils interprètent -αλειφής d'après les adjectifs composés ultérieurs διηλιφής, μιληλιφής etc. Il s'agirait donc d'huile destinée à oindre, et non d'huile comestible. Cette solution est vraisemblable et, dès lors, la seule question qui apparemment reste posée aux mycénologues, consiste à identifier le premier élément *wej-* du composé. Plusieurs hypothèses ont été avancées, dont aucune n'emporte véritablement la conviction.

La formule *wea<sub>2</sub>noi aropa*, c'est-à-dire *Fea<sub>2</sub>nois ἀλοιφά* «onguent pour les vêtements», écrite sur la rature de *wejarepe* dans Fr 1225, a amené E. L. Bennett<sup>4</sup> à supposer que *we(j)arepe* représenterait

<sup>1</sup> Publiées d'abord dans l'opuscule d'E. L. Bennett, *The Olive Oil Tablets of Pylos. Texts of inscriptions found, 1955. Suplementos a «Minos», Num. 2, Salamanca, 1958; ensuite reproduites en translittération dans le recueil de C. Gallavotti et A. Sacconi, *Inscriptiones Pyliae*, Rome, 1961, p. 78—79.*

<sup>2</sup> PY Fr 1215, 1223. Le scribe de 1215 est celui qui écrit aussi *wanakele* au lieu de l'habituel *wanakate*. Nous n'avons pas cru devoir discuter ici l'interprétation du mot *wearaja* (Ta 642.1), dont la forme suggère le rapprochement. La présente étude n'aurait rien à y gagner.

<sup>3</sup> PY Fr 1205, 1217, 1218, (1225), 1245

<sup>4</sup> Op. cit., p. 20—24

\*Fēh-αλειφής «propre à oindre les vêtements». Selon lui, le -j- de *wejarepe* serait la trace de *h* issu de *s* intervocalique, tandis que l'hiatus de *wearepe* en attesterait le complet amuïssement. Mais cette équivalence de *h* et *j* n'est assurée par aucun parallèle. En outre, le prétendu \**wes-* «vêtement» n'a jamais été un mot grec et n'est qu'une abstraction linguistique<sup>5</sup>.

C. Gallavotti<sup>6</sup> considère *wearepe* (dont procède *wejarepe*) comme l'équivalent de \*εὐαλειφής, c'est-à-dire que *we-* serait la forme mycénienne correspondant à εὐ-. L'hypothèse souffre du fait que la comparaison indo-européenne n'atteste sûrement que des formes \**su-*, \**esu-* et \**wesu-*.

L'interprétation de M. Doria<sup>7</sup> selon lequel \*Φει-αλειφής signifierait «qui a deux parfums», se fonde apparemment sur l'existence d'une forme Φει- du préfixe \**wi-* «deux» dans le nom de nombre ionien-attique εἴκοσι (hom. ἑίκοσι). Même en admettant cette étymologie, le composé devrait signifier «propre à une double onction» et l'on ne voit pas de quoi il peut s'agir.

Finalement, c'est l'hypothèse de J. Chadwick<sup>8</sup> qui, sans être péremptoire, a recueilli le plus d'adhésions. A son avis, le premier élément du composé, *we-* (secondairement *wej-*), serait la forme mycénienne d'un vieux préverbe représenté par *u-* en dialecte chypriote<sup>9</sup> et équivalant à peu près à ἐπι- de l'ionien-attique. Le sens de *we(j)arepe* \*ὕαλειφής (= \*ἐπαλειφής) serait donc «destiné à oindre» («for anointing»). Mais toutes les attestations de ce prétendu préverbe *u-* dans les inscriptions de Chypre sont contestées<sup>10</sup>, et celles qu'on a prétendu trouver dans deux gloses chypriotes d'Hésychius sont tout à fait illusoires<sup>11</sup>. En mycénien même, sans

<sup>5</sup> Cf. notamment la critique de P. Chantraine dans la Revue de Philologie, 85 = n. s. 33 (1959), p. 250

<sup>6</sup> Studi Italiani di Filologia Classica, 30 (1958), p. 67

<sup>7</sup> La Parola del Passato, XV:72 (1960), p. 195

<sup>8</sup> Minutes of the Minoan Linear B Seminar of the Institute of Classical Studies of the University of London, 13 nov. 1957; puis Atti del 2° Colloquio Internazionale di Studi Minoico-Micenei, Pavia 1958, dans Athenaeum 46 = n. s. 36 (1958), p. 308

<sup>9</sup> Indo-européen \**ud*? Cf. not. skr. *uī*, got. *ūī* etc.

<sup>10</sup> Voir A. Thumb, Handbuch der griechischen Dialekte, tome II, 2<sup>e</sup> éd. augmentée par A. Scherer, Heidelberg, 1959, p. 173

<sup>11</sup> Le verbe paphien εὐτρώσσεσθαι, qu'Hésychius traduit par ἐπιστρέφειν, c'est-à-dire «virevolter», est un dérivé (\*εὐτρώχγεσθαι) de l'adjectif εὐτροχός «qui roule facilement, maniable, souple, agile». Cet adjectif, appliqué d'abord, chez Homère, à un char léger, a pris ultérieurement un sens plus large qui en faisait presque un synonyme d'ἐπιστροφής. La glose d'Hésychius n'implique donc pas d'équivalence ὕ- = ἐπι-. Quant au nom d'εὐχούς que, selon Hésychius, les fon-

compter la difficulté d'une graphie *we-* pour *u-*, il faut reconnaître qu'il n'existe jusqu'ici aucun parallèle confirmant sérieusement l'existence de ce préverbe<sup>12</sup>.

Il ressort de là que l'interprétation de l'adjectif *we(j)arepe* reste un problème non résolu. En effet, l'explication de la seconde partie doit être tenue pour provisoire, sinon pour douteuse, tant qu'une solution concordante de la première n'est pas venue la corroborer. Il n'est donc pas interdit de tout remettre en question et de se demander si, en définitive, l'hypothèse d'un second terme *-arepe* -αλειφής n'est pas une illusion, qui a aiguillé les exégètes sur une fausse piste. On va voir qu'il est possible de repartir de zéro dans une autre direction.

Puisqu'il s'agit de déterminer une qualification de l'huile d'olive, rappelons-nous d'abord comment ces fruits étaient cueillis et pressés dans les régions méditerranéennes pendant l'antiquité tant romaine que grecque<sup>13</sup>. Les olives n'arrivent normalement à leur pleine maturité qu'au printemps, vers mars-avril. A cette époque, elles tombent d'elles-mêmes et celles qui tardent, sont gaulées pour achever la cueillette. De ces olives mûres (*olivae maturae*) est extraite l'huile la plus abondante, celle qui s'appelle en latin, par transfert d'épithète, l'«huile mûre» (*oleum maturum*). C'est l'huile ordinaire (ἔλαιον κοινόν, *oleum ordinarium*), dont pourtant on distingue parfois plusieurs qualités, spécialement l'huile vierge (*olei flos*) de la première pression, et celle, supérieure aussi, de la deuxième pression (*oleum sequens*).

Mais les agriculteurs n'attendent pas toujours cette échéance de la pleine maturité. Dès décembre, quand les olives sont encore vertes (ὑμφοαες, *virides*) ou commencent à peine à noircir (*variae*), on peut les cueillir, presque forcément à la main, pour en tirer, surtout à la

deux salaminien, donnaient au creuset, au moule ou à l'écheneau (= χώνη, hom. χοάνη), il n'est vraisemblablement qu'un emploi technique figé de l'adjectif εὔχους «bon pour la coulée» (cf. εὐτρόπεζος «bon pour le service de table»). Il y a d'autant moins à invoquer un préverbe ὕ- = ἐπι qu'il n'existe pas de mot \*ἐπίχους et que le verbe ἐπιχέω n'est pas un terme de fonderie.

<sup>12</sup> L'argument tiré de l'adjectif *wejeke* (nt. pl. *wejekea*, du. *wejekee*) a besoin d'être fondé sur une interprétation solide. L'hypothèse de J. Chadwick, \*ὕ-Feikḥs = ἐπιFeikḥs «bon au service», supposerait plutôt une forme mycénienne \**we-weke*. Celle de L. Palmer, \*ὕ-εγγḥs = \*ἐπ-εγγḥs n'est guère défendable pour le sens.

<sup>13</sup> On trouvera les références aux auteurs anciens (Caton, Varron, Plin, Virgile, Columelle etc.) dans les ouvrages suivants: M. Besnier, art. *Olea*, *oleum*, dans le Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, vol. IV, 1, s. d., spéc. p. 165 et 168; R. Billiard, *L'agriculture dans l'antiquité*, Paris, 1928, p. 265; J. André, *L'alimentation et la cuisine à Rome*, Paris, 1961, p. 183—185.

première pression, une huile naturellement moins abondante, mais d'un goût meilleur qu'à la pleine maturité. Par transfert d'épithète, on parle alors d'«huile verte» (ἐλαιον ὀμφάκινον, *oleum viride*).

Parfois même, les olives sont cueillies blanches en septembre ou octobre, soit pour être confites, soit pour fournir, en petite quantité, une huile d'un goût plus relevé, hautement appréciée dans la cuisine romaine et dénommée l'«huile âpre» (*oleum acerbum*) ou encore l'«huile d'été» (*oleum aestivum*).

Cette brève description met en lumière un fait curieux pour le linguiste: c'est l'habitude de transférer certaines épithètes distinctives des olives (*maturae*, ὀμφακες, *virides*, *aestivae*) à l'huile qui en est extraite (*maturum*, ὀμφάκινον, *viride*, *aestivum*). Si, comme il semble, cet usage est ancien, il nous invite et nous autorise à reconnaître, dans le mycénien *we(j)arepe*, un premier élément *we(j)ar-*, qui pourrait être tout simplement le nom grec du printemps. On sait qu'à côté de la forme la plus fréquente *ἔαρ* (issue de l'indo-européen *\*wesr*), il a existé une forme *ἑἔαρ*, dont on ne peut dire si elle est ancienne (issue de *\*wēs*) ou due à un allongement métrique dans la vieille langue épique (cf. hom. εἰαρινός)<sup>14</sup>. Il n'est pas impossible que ce doublet épique soit reflété par le doublet mycénien *wearepe|wejarepe*.

Il s'agirait donc, dans les tablettes pyliennes, d'huile «printanière», c'est-à-dire extraite d'olives parfaitement mûres, récoltées vers mars-avril. Il est vraisemblable que cette huile particulièrement onctueuse était préférée pour certains usages. Il reste, pour achever la démonstration, à donner une interprétation concordante du mot tout entier. Je pense que *wearepe* représente exactement le composé *\*ἑαρρεπής*. Le premier terme *ἔαρ* se trouve au «cas indéfini» décrit par É. Benveniste<sup>15</sup>, exactement comme dans le composé védique *vasarhā* «qui tue au printemps»<sup>16</sup>. Le second terme *-ρεπής* est formellement le même que dans les composés ultérieurs *ὄξυρρεπής*, *χαμαιρεπής*, *ισορρεπής* etc. Mais le rapprochement a besoin d'être commenté, car l'étymologie du verbe *ρέπω* et des termes apparentés en grec est un problème encore mal éclairci.

<sup>14</sup> Cf. E. Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, 1935, p. 26: «Si *ἔαρ* n'est pas refait sur *εἰαρινός*, il pourrait reposer sur *\*wēs*».

<sup>15</sup> Op cit., p. 87—99, spéc. p. 92, 95 et 98. — La forme *ἐαρι-* dans *ἐαρίδρεπτος* (printemps) résulte de l'addition secondaire d'un *-ι* caractéristique du locatif.

<sup>16</sup> Rigvéda I, 122, 3

A cause de la gémation fréquente de ρ dans les composés<sup>17</sup>, les étymologistes attribuent généralement à ῥέπω une initiale originale complexe, en l'occurrence Fρ-, et le rattachent aux thèmes \*werp-/wrep- dérivés de la racine indo-européenne \*wer- «ployer, fléchir, tourner»<sup>18</sup>. Il est évident que si cette étymologie était assurée, nous devrions renoncer d'emblée à la présente interprétation de *wearepe*, car en mycénien, *w-* initial du second terme serait conservé. Mais les rapprochements invoqués sont déficients pour la sémantique et l'on va voir qu'à ce point de vue, il en est d'autres qui s'imposent davantage. Quant à la gémation de ρ dans les composés, elle se trouve d'abord, chez Homère, dans le composé ἐπιρρέπω et peut s'y expliquer par la nécessité d'adapter le mot au mètre<sup>19</sup>. On peut penser qu'après Homère, presque tous les composés en -ρέπω, -ρεπής, -ροπος, ont été munis de ρ gémé sur le modèle d'ἐπιρρέπω et aussi, sans doute, par analogie de nombreux autres composés, comme ἐπιρρέζω, ἐπίρρησις etc., où la gémation est phonétiquement justifiée.

Quelle est donc l'étymologie du verbe ῥέπω et des mots grecs qui lui sont apparentés? Homère emploie ῥέπω dans deux passages célèbres de l'*Iliade* où il dépeint Zeus pesant les destinées de deux antagonistes dans les plateaux de sa balance d'or:

1. *Il.*, VIII, 72. Zeus a mis dans sa balance les sorts des Troyens et des Achéens:

ἔλκε δὲ μέσσα λαβών· ῥέπε δ' αἰσιμον ἦμαρ Ἀχαιῶν

«Puis, la prenant par le milieu, il la soulève, et tonne le jour fatal des Achéens»;

2. *Il.*, XXII, 212. Zeus a mis dans sa balance les sorts d'Hector et d'Achille:

ἔλκε δὲ μέσσα λαβών· ῥέπε δ' Ἑκτορος αἰσιμον ἦμαρ

«Puis, la prenant par le milieu, il la soulève, et tonne de d'Hector la journée fatale.»

Ces deux passages se prêtent à deux interprétations. L'une, traditionnelle depuis l'antiquité posthomérique, considère que le second hémistiché des deux vers continue la description «technique» du

<sup>17</sup> Citons: ἀναρρέπω, ἀντιρρέπω, διαρρέπω, ἐπιρρέπω, καταρρέπω, περιρρέπω, ἀμφιρρέπης, ἀρρεπής, ἐπιρρεπής, ἑτερορρεπής, ἰσορρεπής, καταρρεπής, ὀξύρρεπής, περιρρεπής etc.

<sup>18</sup> Cf. É. Boisacq, *Dict. étym. de la l. grecque*, 4<sup>e</sup> éd., Heidelberg, 1950, s. v. ῥέπω (avec renvois à ῥαπίς, ῥάπτω, ῥάβδος, ῥάμνος); J. B. Hofmann, *Etym. Wörterbuch des Griechischen*, Munich, 1950, s. v. ῥέπω. J. P. Korn, *Indogermanisches etymol. Wörterbuch*, Berne et Munich, 1959, p. 1156, s. v. *wer-p-, wrep-*.

<sup>19</sup> Sur ce phénomène fréquent, voir P. Chantraine, *Grammaire homérique*, I, 3<sup>e</sup> tirage, Paris, 1958, p. 94—112.

pesage: αἶσιμον ἥμαρ remplacerait, par métonymie, un « plateau » de la balance et ῥέπω serait un terme spécial s'appliquant proprement à l'inclinaison du bras du fléau. En fait, c'est le sens de « pencher, s'incliner, baisser » qu'on retrouve au propre, puis au figuré, dans tous les emplois posthomériques de ῥέπω. Avec une réserve pour ἐπιρρέπω, on peut en dire autant de tous les composés de ce verbe, du substantif ῥοπή, et des adjectifs en -ρεπής et en -ροπος. Partout apparaît dominante la notion du pesage, souvent aussi celle de la décision divine irréversible, de la fatalité, du tournant décisif dans le cours des événements. Or ceci découvre un aspect du problème que l'on ne peut négliger: toute l'histoire posthomérique de ῥέπω et de son groupe lexical est marquée par le souvenir des deux célèbres passages de l'*Iliade*, tels naturellement qu'ils étaient interprétés dans les écoles de la Grèce classique et tels que les connaissaient alors tous les hommes quelque peu cultivés. Sans aller jusqu'à supposer une véritable « renaissance » de mots homériques désuets<sup>20</sup>, on peut affirmer que les emplois posthomériques de ῥέπω sont suspects de reproduire une certaine interprétation scolaire ou littéraire des passages homériques et ne peuvent donc servir à démontrer que cette interprétation est linguistiquement exacte et seule valable.

Le fait est qu'une autre interprétation, sensiblement différente, dispose d'arguments solides. Elle consiste à détacher la formule ῥέπε δ' αἶσιμον ἥμαρ du contexte « technique » de pesage pour y reconnaître une autre image: celle de la fatalité qui « s'abat brusquement » sur l'homme. Cette manière de comprendre est appuyée, en grec même, par l'unique emploi du seul composé de ῥέπω qu'atteste Homère: ἐπιρρέπω. Il s'agit d'un passage du chant XIV de l'*Iliade*, où Ulysse fait remarquer à Agamemnon quelle erreur psychologique serait l'abandon du siège de Troie: les Troyens, dit-il, croiraient que leur succès actuel est un triomphe total

ἡμῖν δ' αἰπὺς ὄλεθρος ἐπιρρέπη<sup>21</sup>

« et que sur nous s'abat une soudaine catastrophe ».

Rien ne permet ici d'évoquer un rapport quelconque avec la balance et le pesage<sup>22</sup>. Il s'agit d'une chute verticale, d'un coup brutal et

<sup>20</sup> Cf. mon article La renaissance des mots homériques, dans *Les Études Classiques*, 16 (1948), p. 329—353.

<sup>21</sup> Vers 99. — Variante (sans importance ici): ἐπιρρέποι.

<sup>22</sup> C'est secondairement et tardivement, chez Théognis (157), que l'image de la balance a été raccrochée à ἐπιρρέπω sous l'influence de ῥέπω et des autres mots apparentés.

imprévu, identique à celui qu'exprime ῥέπω dans la formule ῥέπε δ' αἰσιμον ἦμαρ.

Cette conclusion, qui ressort nettement de l'étude objective du texte homérique, est en outre confirmée très exactement par des rapprochements dans deux autres langues indo-européennes.

Il s'agit tout d'abord du latin, où l'existence primitive d'un verbe \**repō* de même valeur est impliquée par l'adjectif, ancien participe présent, *repens* «soudain, subit, imprévu». Il est suggestif que le mot s'applique normalement à un événement fâcheux ou funeste, comme on le voit dans ces exemples:

Cicéron, *Tusc.*, 3, 22: *Hostium repens adventus magis aliquando conturbat quam exspectatus* «L'arrivée soudaine des ennemis en arrive à troubler plus que si elle était attendue»;

Virgile, *En.*, 12, 313: *Quaevae ista repens discordia surgit?*

«D'où vous vient cette soudaine discorde?»

La même nuance sémantique est attestée, dès l'époque archaïque, par l'adverbe (ancien ablatif) *repente* «soudainement, subitement, tout-à-coup» et par l'adjectif dérivé *repentinus* «soudain, subit, imprévu»:

Plaute, *Cas.*, 334: *repente ut emoriantur humani Ioves* «comme les Jupiter de ce bas-monde meurent inopinément»;

Plaute, *Ps.*, 39: *Repentie exortus sum, repentino occidi* «je suis venu soudain à la lumière, soudain j'ai cessé de vivre»;

Cicéron, *Div.*, 2, 35: *Propter mortem repentinam ejus...* «en raison de sa mort inopinée...».

Les rapprochements qu'on trouve en vieil-indien ne sont pas moins décisifs. Il s'agit de termes archaïques employés dans le *Rigvéda* et tombés en désuétude après l'époque védique. Le substantif neutre *rāpas*, dont l'équivalent grec perdu était (τὸ) \*ῥέπος, signifie «événement fâcheux, accident, malheur, maladie»<sup>23</sup>. L'adjectif composé *arapās*, formé exactement comme le grec ἀρρεπής, signifie «exempt de malheur ou de maladie». Quelques passages du *Rigvéda* suffiront à illustrer ces rapprochements:

RV I, 34, 11: *prāyus tāriṣṭam, nī rāpāṃsi mṛkṣatam, sēdhataṃ dvēṣo, bhāvataṃ sacūbhūvā* «(Venez, Nasatyas...) allongez la vie, supprimez les malheurs, chassez l'adversité, soyez nos deux compagnons!»

RV VIII, 20, 26: *ksamā rāpo, maruta, āturasya* «(Mettez) en terre, ô Maruts, l'accident de ce malade!»

<sup>23</sup> Voici les traductions de quelques spécialistes: «körperliches Gebrechen, Krankheit, Wunde, Verletzung» (Graßmann), «mal physique, maladie» (Bergaigne), «bodily injury» (Macdonell).

RV X, 137, 2: *āvāu imau vātau vāta ā sindhor ā parāvātaḥ | dāksaṃ te anyā ā vātu pāṛānyō vātu yād rāpaḥ* « Ces deux vents soufflent sur le flot dans le lointain : que l'un t'apporte ce qui convient, que l'autre emporte ce qui est accident fâcheux ! »  
 RV X, 137, 5: *trāyantām ihā devās trāyatām marūtām gandhā | trāyantām vṣvā bhūtini yāthāyām arapū āsat* « Que les dieux le protègent ici-bas, que le protège la troupe des Maruts, que le protègent tous les êtres, pour qu'il soit exempt de malheurs ! »

Ces rapprochements latins et védiques, qui peut-être en appelleront d'autres, prouvent que le grec ῥέπω n'a jamais eu d'initiale *Fr-* ou *σρ-*, mais procède d'une racine vraisemblablement indo-européenne *\*rep-* signifiant « tomber brusquement d'en-haut, s'abattre brutalement (sur le sol, sur une personne etc.) ». Les emplois grecs, latins et védiques, que nous avons comparés, montrent que, probablement dès l'époque indo-européenne commune, cette racine a spécialement servi à exprimer la notion de l'accident, de la maladie, de la catastrophe qui s'abat inopinément et aveuglément sur l'homme ou sur son entourage, par une décision divine arbitraire et irréversible. Cette association à une croyance qui a changé, explique sans doute que les mots de cette famille sont rares et n'ont guère dépassé, au sens propre, la période archaïque chez les différents peuples.

Mais la valeur religieuse n'était cependant que la spécialisation d'une signification générale plus concrète, dont il subsiste quelques traces. Ainsi — et ceci nous ramène à un autre aspect caractéristique de la vie primitive — ce sont des noms dérivés de la racine *\*rep-* qui ont servi à désigner la première arme des chasseurs et des guerriers préhistoriques : le bâton à gros bout, l'assommoir, la massue. Ici encore, le grec est un précieux témoin, qui nous a conservé deux noms de cette sorte<sup>24</sup> : ῥόπαλον<sup>25</sup> « bâton à gros bout, matraque<sup>26</sup>, assommoir, massue de chasse ou de guerre<sup>27</sup> », et ῥόπτρον<sup>28</sup> « mailloche<sup>29</sup>, assom-

<sup>24</sup> Il va sans dire que cet apparentement exclut l'étymologie traditionnelle qui, faute de mieux, range sous la même racine *\*wer-* « ployer, courber », ces noms de la massue et ceux de la baguette flexible (ῥαπίς, ῥάβδος, ῥώψ etc.). Cf. les dictionnaires déjà cités d'É. Boisacq et de J. B. Hofmann.

<sup>25</sup> Nom d'instrument formé comme σκῦταλον « bâton à gros bout », σκάνδαλον « piège », κύμβαλον « cymbale » etc.; cf. P. Chantraine, La formation des noms en grec ancien, Paris, 1933, p. 246

<sup>26</sup> Iliade, XI, 159, 161; Odyssée, IX, 319; XVII, 195

<sup>27</sup> Odyssée, XI, 575; Aristophane, Gren., 47 et 495; Xénophon, Cyn., 6, 11, 17; etc.

<sup>28</sup> Nom d'instrument formé comme κέντρον « aiguillon », κνήστρον « racloir », βλήστρον « cheville » etc.; cf. P. Chantraine, op. cit., p. 331

<sup>29</sup> Caractéristique des sectateurs de Dionysos: Agathias Schol. dans Anth. Pal., VI, 74; Cornutus, Nat. Deor., 30; etc.



moir d'un piège<sup>30</sup>, marteau de porte<sup>31</sup> ». Nous sommes apparemment loin du destin pesé par Zeus et, pourtant, c'est curieusement un tableau analogue qu'Euripide a évoqué quand, rappelant la mort effroyable d'Hippolyte, il fait dire à Thésée<sup>32</sup>:

Τῷ τρόπῳ Δίκης | ἔπαισεν αὐτὸν ῥόπτρον αἰσχύναντ' ἐμέ;

«De quelle manière la massue de la Justice l'a-t-elle frappé, lui qui m'a fait honte?»

Mais il est une autre signification concrète, assurément primitive aussi, de la racine *\*rep-*, dont on ne retrouve apparemment de trace qu'en grec: c'est celle de «tomber inopinément» en parlant d'un fruit parvenu à la pleine maturité. Elle me paraît, en effet, maintenant attestée par l'adjectif mycénien *we(j)arepe*, dans lequel je propose de reconnaître *\*Fe(1)arrepḥs* «qui tombe au printemps». Avant d'être transféré à l'huile, cet adjectif a dû qualifier d'abord proprement des olives tout à fait mûres, dont on a attendu qu'elles tombent d'elles-mêmes au printemps. Peut-être est-ce à ce sens concret de ῥέπω que se rattache l'emploi figuré qu'on trouve chez Homère à propos du destin. La comparaison de la mort fatale avec la chute soudaine du fruit mûr est, en effet, presque aussi vieille que le monde, et l'on sait que Marc-Aurèle notamment en a repris la leçon dans une de ses «Pensées»<sup>33</sup>:

Τὸ ἀκαριαῖον οὖν τοῦτου τοῦ χρόνου κατὰ φύσιν διελθεῖν καὶ ἴλεων καταλῦσαι, ὥς ἂν ἡ ἐλαία πέπειρος γενομένη ἐπιπτεν εὐφημοῦσα τὴν ἐνεγκοῦσαν καὶ χάριν εἰδυῖα τῷ φύσαντι δένδρῳ

«Cette durée éphémère de la vie, passe-la donc au gré de la nature et sache en finir gentiment, comme tomberait l'olive arrivée à maturité, bénissant la terre qui l'a portée et remerciant l'arbre qui l'a produite.»

De l'olive mûre, *\*Fe(1)arrepḥs* a été transféré à l'huile qui en était tirée, par une extension d'emploi qui s'est reproduite notamment, on l'a vu, pour le latin *maturus*. Les Mycéniens devaient désigner ainsi une huile particulièrement onctueuse, sans doute recommandée pour les soins du corps. Naturellement, l'huile de cette qualité pouvait, comme il apparaît dans la tablette pylienne Fr 1223, être parfumée «à la rose» ou «à la sauge». Il n'y a là évidemment aucune incompatibilité.

<sup>30</sup> Archiloque, 90 (Diehl); Pollux, 7, 115

<sup>31</sup> Lysias, 6, 1; Xénophon, Hist. Gr., 6, 4, 36 etc.

<sup>32</sup> Hippolyte, 1171—1172.

<sup>33</sup> Pensées, IV, 48, 4. — Je remercie Marcel Detienne de m'avoir amicalement fourni cette référence.